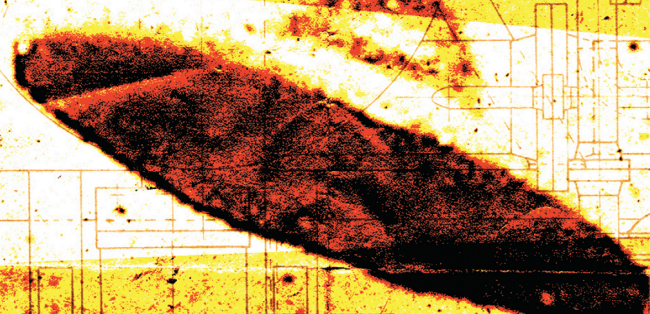


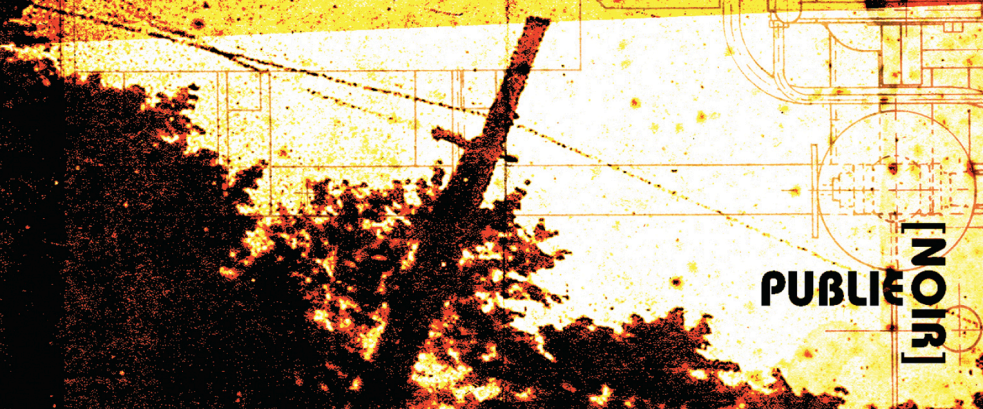


**JOHN BARNETT**

traduction Patrick de Friberg



**la véritable histoire  
du crash de Roswell**



PUBLIÉ

[NOIR]



# **La véritable histoire du crash de Roswell**



Écrivain-détective né le 1er mai 1931, le jour de l'inauguration de l'Empire State Building — mais il n'y est pour rien — disparu en juillet 1969.

Capitaine, sergent puis lieutenant des Marines en Corée, insubordonné par religion, démobilisé en 1957, agent de la CIA, puis détective privé. Un témoin l'aurait aperçu pour la dernière fois, embarquer dans un trawler des années 40, dans le port de Cockburn Town (Iles Turcos & Caïcos), un cigare aux lèvres après avoir acheté une grande partie de la cave à alcool locale.



son blog: <http://www.johnbarnett.fr/>

*du même auteur, chez le même éditeur :*

La véritable histoire du crash de Roswell

La véritable histoire de la Guerre froide

La véritable histoire de l'assassinat de Marilyn Monroe

La véritable histoire des premiers pas de l'Homme sur la lune

La véritable histoire de l'assassinat d'Elvis Presley

La véritable histoire de l'assassinat de J.F. Kennedy

La véritable histoire du Watergate

(à suivre)

© Maggie Barnett, 1971, renewed 2013.

© publie.net & Patrick de Friberg pour la traduction

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2013

ISBN 978-2-8145-9721-1

© papier+epub, marque déposée publie.net

John Barnett

# **La véritable histoire du crash de Roswell**

traduit par

Patrick de Friberg

*roman*

PUBLIC [NOIR]  
[NOIR]



La véritable histoire de  
l'Amérique des 60's

ou

Les aventures délirantes  
de Jack Pasolsky  
détective privé





Principaux méfaits retrouvés (l'enquête piétine) :

*Black is Red comme le cul du vieux colonel*

*Lézard, lève-toi et marche*

*Le moine ne portait pas de bas*

*Même les flics ronflent la nuit*

*Joe, le paradis et leurs enfants illégitimes*

*Un doigt de trop pour faire tomber la pluie*



## résumé

1961. Jack Pasolsky est entraîné par son ami et agent du FBI Roberto Pancrassé Junior, dans une enquête stupide et simplissime où un agent du FBI s'est fait vaporiser en sonnant à une porte. Il apprendra, aux dépens de sa légendaire maîtrise de soi, que le crash de Roswell n'est que cette supercherie que tous les types ayant un cerveau normal savent, mais que les petits hommes verts ou gris ont une administration rigoureuse qui ne permet aucune légèreté sur l'établissement d'un constat d'assurance à l'amiable. Ce que rapportent tous les livres d'histoire de l'univers. Ah, oui, j'allais oublier : Joe, la fille de John Barnett et néanmoins la secrétaire de Pasolsky, possède l'une des plus belles plasties de la galaxie (même si, en dehors de notre bonne vieille terre, les arrière-trains extraterrestres y sont à militer pour l'abstinence éternelle).



*Aux vétérans et à tous les décorés.  
Pour qui le hasard d'une balle perdue était bien plus  
dangereux que la rareté d'un tir ajusté.  
Que le diable vous enivre, à perpétuité.*

*John Barnett*



# chapitre 1

Je venais de terminer l'enquête sur  
le tueur au dentifrice...







Je suis Jack Pasolsky, détective privé. New York. Je voudrais bien fanfaronner en vous racontant que je suis le meilleur de toute la profession de ces centaines d'officiers et de sous-officiers démobilisés après ces conflits où nous avons seulement appris à tuer et à survivre. Rien de tout cela dans mon *curriculum* encore un peu *vitae* par le hasard ou par le fait que je cours très vite depuis tout petit.

Après la guerre de Corée, de retour à New York, nos médailles accrochées derrière notre fauteuil en similicuir, nous nous sommes arrogé le droit de faire la loi, en souvenir de tous les passe-droits que nous avons usés sur les champs de bataille.

– Je suis aussi un peu fainéant.

Dans ma catégorie, je suis juste positionné avant les petites frappes que les rares clients payent quelques dollars pour aller faire chanter un notaire ou faire taire un banquier récalcitrant.

Août 1961. Je venais de quitter la CIA parce que la couleur des cravates qu'on y portait ne me plaisait pas et qu'on m'empêchait d'amener au bureau mon trombone à coulisse, un ténor offert par Glen Miller à mon père, après une nuit de

cuite mémorable juste avant que le chef d'orchestre ne retourne en Angleterre pour y perdre la vie.

J'avais décidé de devenir détective privé, une vraie sinécure à New York où notre profession regroupe la pire des engeances et la répartit comme une fourmilière cannibale dans une bouteille de scotch. La nation avait récupéré une partie de ses officiers pour en faire des flics et avait offert des licences aux autres pour mourir de faim dans l'égalité en devenant ces auxiliaires de l'illégalité que notre pauvre culture nomme détectives privés depuis que la loi de l'Ouest permet de tuer pour la bonne cause, celle de ceux qui peuvent payer.

Je venais d'engager ma nouvelle secrétaire, une bombe, mais surtout un objet sexuel interdit à mes prétentions parce que fille de John Barnett, mon créateur, qui m'avait personnellement appelé d'Hawaï pour me faire promettre de m'en tenir aussi éloigné qu'un verre de nitroglycérine cul sec, et m'assurer qu'il me couperait la gorge après ma gorgée, si je m'avisais de toucher à la jolie Joe même en pensée. Je pris tout cela en note, l'homme de lettres étant en avance d'écriture sur mes actes, même les plus moches. En échange de mes vœux de chasteté, il m'offrait le gîte professionnel, quitte à ce que je paye à Joe le couvert.

Je n'avais plus de loyer, mais avais récupéré un salaire à payer. Les jambes de Joe me firent vite oublier que j'avais été financièrement roulé par un type qui toucherait un jour des droits d'auteur sur la sueur de mes aisselles et mes courbatures de planques ratées.

Sinon, merci, John Barnett se portait bien. Grâce à ses éditeurs et la capacité de son foie à résister au taux d'alcoolémie du bon whisky dans ses artères, il arrivait à terminer sa boîte de vingt cubains sans tousser.

de terminer l'enquête sur le tueur au dentifrice, pris sur le fait en déballant de sa malle de voiture un carton de *Dabur Red*. J'avais envisagé de prendre quelques photographies, de courir vers lui le 38' à la main, de le menotter puis de trouver une cabine téléphonique fonctionnant encore pour appeler les flics. On prédit que demain tous les détectives auront un téléphone dans la poche, ce qui me semble stupide, vu la longueur du fil que vous auriez à trimballer avec vous, mais la réalité reste que les flics ne se radinent pas au coup de sifflet. Il faut bouger.

Depuis mon retour de Corée, les rues de New York devenaient le repère des petits voyous avec la disparition des grandes bandes vieillissantes de la prohibition qui avaient tenu les rues propres jusqu'à la fin des années cinquante. Depuis, la moindre cabine et le plus petit mobilier urbain étaient aussi vandalisés que Marilyn Monroe, comparaison difficile soit dit en passant, qui est venue au bout des doigts alcoolisés de Barnett quand il a écrit « mobilier urbain ».

Mais, dans cette affaire de tueur en série, cette idée simple d'arrestation était le projet trouvé à la page dix-sept du manuel de la bonne arrestation d'un criminel par un détective expérimenté. J'aurais dû continuer la lecture au chapitre suivant titré « alternatives à l'arrestation », mais je n'ai jamais été très fort avec les règlements, préférant la lecture fictionnelle à celle qui aurait dû m'apprendre mon métier.

À trois heures du matin, le deuxième jour de ma planque, le gars était sorti de ce taudis du Queens qui lui servait de cache, alors qu'il était un riche chirurgien dentiste de Manhattan, son carton dans les bras.

Il s'agissait pour moi de la dernière pièce à conviction nécessaire, compte tenu du dossier en béton armé que j'avais monté sur lui – assurément du même ciment qu'on utilise pour faire disparaître un client récalcitrant. J'en avais remis un

exemplaire à la procureure le soir et la nuit précédant cette longue filature, après une partie fine dans son bureau.

Je lui avais tout raconté et vous n'imaginez pas l'horreur de la mort au concentré de fluor expliquée entre deux beuglements.

Affreux.

Mais n'imaginez pas que ce fut facile ! Vous déchantiez quand vous vous pointez chez la proc, que vous lui expliquez que le *Dabur Red* est le plus concentré en saloperie fluorée, qu'il suffit d'enquêter sur le quidam qui en consomme du petit-déjeuner jusqu'au digestif, ce que votre serviteur a déjà fait, pour tomber inmanquablement sur l'adresse d'un dentiste réputé et néanmoins allumé qui soigne toutes les grandes huiles de la ville même, et surtout les plus dangereux qui vous couperaient les pieds pour qu'aucun autre n'ait la chance de vous coller un socle de ciment pour vous balancer dans l'Hudson. N'essayez même pas de penser à ça, je l'ai déjà pratiqué : pas de pieds, pas de chaussures en ciment. Ça, vous le cachez aux chastes oreilles de la représentante du ministère public.

C'est pour cela que j'avais dû donner de mon corps pour lui expliquer entre mes poussées, une courte et trois longues – J comme Jack en alphabet Morse – sur son bureau ravagé, que je tenais l'assassin, si elle voulait bien m'offrir un petit papier bleu autorisant un simple détective et néanmoins citoyen à procéder à l'arrestation sans avoir à utiliser la formule dégradante du « je t'arrête au nom de la police » qui serait inmanquablement rejetée par l'un de ses fieffés arnaqueurs d'avocats si bien payés pour vous rouler.

De plus, je lui affirmais que je faisais tout cela par esprit chevaleresque. Je n'avais pas été payé pour la mission, juste quelques jambons, monnaie acceptée d'une veuve et charcutière

Devant le tueur aux vingt-cinq obèses aux dents gâtées, muni de ce papier bleu dans ma poche revolver, je me suis donc pointé.

J'ai calmement crié les phrases d'usage, revues et corrigées par ma nature honnête, mais néanmoins fatiguée.

– Tu lâches ton carton, mec, tu mets les mains sur la tête et tu ne m'énerves pas, je suis assoiffé et je n'aime pas le bourgeois en blouse blanche.

L'autre avait bien déposé son carton doucement, mais, avant que je puisse faire un geste dans sa direction, il avait désobéi.

– Vous avancez encore et je me suicide !

Et l'abruti avait sorti un énorme tube de dentifrice, le portant bien haut au-dessus de sa tête. Jen restais coi. Il faut vous dire qu'après les troupes spéciales, la CIA et quelques années comme détective dans la ville la moins sûre d'Amérique, et donc de l'univers, le tube de dentifrice comme arme de négociation me fit penser à une bombe miniaturisée, un agent bactériologique ou une arme à feu, cachée dans le tube de dentifrice.

J'hésitais même à poser mon arme. J'en ai une deuxième sur le mollet droit.

– Ho ho, mon gars ! On se calme !

– Avancez d'un pas et je débouche le tube !

Il l'avait fait, le con, et, quand j'avais vu la pâte sanglante et immonde couler entre ses doigts, je lui avais en partie arraché la main avec une balle de mon 38'.

Ne riez pas, j'ai eu beaucoup de misère ensuite à expliquer les événements aux flics arrivés à mon appel.

Une de ces nuits de sinécure payée de quelques billets et de beaucoup trop de jambons fumés par une veuve éplorée, un service à la communauté, un acte social qui ne me ferait pas bouffer ni payer le salaire de la jolie Joe, mais qui satisfera le cerveau cinglé de John Barnett.

Je ne sais pas encore, c'est trop frais tout ça, si j'étais plus furieux contre le doc d'avoir utilisé cette marque de dentifrice qui était la mienne depuis mon adolescence, ou d'avoir éliminé, dans sa grande croisade pour l'humanité, des collectionneurs de capsules de Coca Cola contactés par petites annonces dans le *Post*. J'allais oublier de vous dire – les femmes me perdront – que la veuve d'un des gros lards aux dents gâtées n'était pas que pauvre, elle était ravissante, explorée et moi, un vrai toutou bien dressé à la défense des malheurs des faibles et des opprimés, si je pouvais toucher une paire de seins libérés par le veuvage et la faim sexuelle, j'étais prêt à en oublier mes honoraires minables.

Ne croyez pas ma chère secrétaire, Joe aux yeux de biche, quand elle parle de ma misanthropie. Je le disais l'autre jour chez Julio's, mon QG et ma cantine, son célèbre burger auquel je fais ajouter, pour la recette du « spécial Pasolsky » au confit d'oignons sucrés, une double rasade de piments frais. Une tuerie. Votre bouche, votre gorge, puis votre estomac s'enflamment comme une galerie coréenne sous un tir de napalm. Vouf. Après, il faut des heures pour que la bière et le whisky vous ramènent aux factures en retard et à votre épouse qui vous attend de pied ferme avec la liste des commissions.

Bon, la mienne, d'épouse, Natasha de son joli prénom russe, montre sa plastie aux caméras de films de série B, en attente, dit-elle, de remplacer Marilyn Monroe morte l'année dernière, suffisamment tôt pour ne pas faire ombre à sa future célébrité. Je pourrais même croire si j'étais retors qu'elle avait participé à sa fin tragique.

Oui, donc, chez Julio's, je disais l'autre jour à Pancrasse, mon meilleur ami et néanmoins agent du FBI depuis que nous sommes  
22 revenus de la guerre tous les deux en entier, que j'aime  
« assez » mes concitoyens, « un peu moins » mes compatriotes

qui avaient tous votés démocrate pour que nous allions nous faire trouer la panse à l'autre bout du monde, mais qui nous regardent en pestiféré chaque fois que nous essayons de parler de nos souvenirs de soldats. En revanche, je hais les Américains quand ils ne sont pas des New-Yorkais, ça, parce que je vis entre *Little Italia* et *China Town* et que *Harlem* n'a pour moi aucun secret.

Comment voulez-vous expliquer à un Texan ou à un industriel de Boston, que le burger de Julio's ne pourrait être aussi parfait sans le pain italien, la viande américaine, le confit d'oignons juif et le piment antillais ? Le grand blanc au grand chapeau est la seule vraie catastrophe de cette société, et en plus il vote avec son cul.

Pour en revenir à mon tueur en série, les flics arrivèrent donc une bonne demi-heure après mon coup de feu « défensif » et j'étais à deux doigts de faire avaler à mon tueur en série le reste de son stock, entre ses dents parfaites et son sourire de publicité qui pleurerait sur le bitume à me conter que les boissons sucrées gâtent les dents des enfants, quand finalement je fus délivré par un lieutenant à la gueule qui ne me revenait pas depuis toujours et qui garderait pour lui le trophée de la capture sur une belle photo en noir et blanc demain matin dans tous les journaux.

- J'hésite, Jack.
- Ne me cherche pas, lieutenant, je suis vraiment fatigué.
- Donc, je résume, mon pauvre Jack.

Le lieutenant avait sorti son calepin et avait mouillé le bout de son crayon à papier.

– « Le suspect a sorti un tube dentifrice, m'a menacé de le dégoupiller. » Je cite « un pas de plus et je me suicide », a-t-il déclamé. Dis-moi, Jack, tu pensais peut-être à une décharge de pâte dentifrice dans la tempe ?

Les flics autour de lui étaient hilares et moi, j'avais les oreilles qui me brûlaient. Il continua.

– « Sentant venir le danger, j'ai tiré. » Toi, en bon ancien officier des troupes spéciales, agent spécial chevronné, un véritable héros décoré, emporté par ton envie de servir ton pays, tu t'es défendu, c'est ça ? Le type serait sorti avec une serviette de toilette, un paquet de PQ, ou autre arme dangereuse qu'on trouve généralement dans les salles de bains, tu l'aurais aussi flingué ?

– Tu fais chier. Il est recherché pour vingt meurtres, je ne pouvais savoir que le tube était sans danger, posé ainsi sur sa tempe de cinglé d'abruti.

– Un professionnel, les gars ! Il s'est battu contre un méchant, armé de *Dabur Red* !

Il s'était retourné vers la foule des uniformes et les flics se tenaient les côtes à en pleurer.

– C'est ça, les gars et j'ai évité aux contribuables qu'il ne s'avise encore d'ouvrir un tube pour le faire bouffer à un innocent. Essayez d'ouvrir une boîte avec un moignon !

L'hilarité avait atteint l'équipe d'urgence de l'ambulance qui avait soigné le demi-moignon du tueur et l'emmenait maintenant sur la civière. Ils manquèrent de le faire tomber dans le caniveau.

– Tu vois, Jack, j'hésite à t'emmener avec ton assassin en série dans le fourgon pour tentative d'assassinat. Mais, d'un autre côté, je suis un type curieux : je n'arrive pas à comprendre comment le cerveau d'un détective a pu réussir à dénouer ainsi cette affaire. Tu devrais jouer aux courses, Jack.

– En fait, lieutenant, le truc, c'est bien la chance.

Le flic de la Criminelle se tourna vers les autres réjouis, qui suivaient notre discussion comme s'ils assistaient à un comics au *Drive In*. J'avais fait leur journée, on m'en parlerait pendant des semaines et je porterais un nouveau surnom quand j'irais glaner des informations au commissariat : *Dabur Red Man* dit le Terrible.



– Vous voyez ! Jack Pasolsky, le détective vedette de New York vient d'avouer qu'il avait de la chance ! Venez toucher sa main ! ça porte bonheur ! *Dabur Red man* dit le Terrible est né ! Il n'a pas été piqué par une araignée, non ! Il s'est battu contre le dentifrice qui envahit sournoisement notre société !

Et les cons rigolèrent, encore et toujours. Je vous l'avais dit que c'était une mauvaise journée malgré le bonheur d'avoir bouclé une affaire compliquée. Cela ne se passe jamais comme je le désire, il y a toujours un détail qui me gâche ma soirée. Je décidais de laisser tomber, malgré l'envie de John Barnett de m'offrir gratuitement cette répartie qui me ferait coucher en cellule. Mon lit m'appartenait encore et j'allais m'y effondrer.

Remarquez que j'étais en pleine étude sociologique. Un con qui se marre, le fait toujours en regardant son pote dans le but inconscient de rire plus fort que lui en une espèce d'entraînement à la connerie, une surenchère du postillon, jusqu'à ce qu'on les calme par une bonne claque ou, mieux, une balle dans chaque genou.

Je retournais sur mes pas pour lui faire respirer mon haleine, directement sous son nez de lourdaud. Adjectif qui lui allait bien puisque son nom de famille était Gros.

– En fait, lieutenant, j'ai eu beaucoup de chance, parce j'ai tout fait à l'inverse de ton enquête. L'opposé, mon gros. Parce que moi, je suis payé au résultat, tu comprends ?

Les rires s'étaient arrêtés automatiquement, interlude, plus de son, plus d'image et l'annonce empruntée que je lui mimais par des signes des guillemets autour de son crâne d'hyppo.

– « *Nous nous excusons auprès de nos fidèles téléspectateurs pour la gêne occasionnée...* » T'es un balourd, Gros, vraiment, et je te le dis avec conviction parce que mon rapport est déjà chez la procureure, porté par la fidèle Joe à qui tu envoies

cette ridicule rose que tu piques chez ta femme avant qu'elle soit complètement pourrie. La rose, s'entend, pas ta femme.

– Casse-toi, Pasolsky, avant que je ne change d'avis.

– Ce fut un plaisir, balourd, et merci à ta claque de m'avoir si bien amusée.

Je parlais doucement, l'œil aux aguets parce que la fruste engeance des flics vexés est sournoise, même si votre dossier est protégé, que la procureure de New York vous tient dans l'estime du souvenir récent de la dernière nuit où elle a trompé son juge de mari avec vous et que le matin se lève sur New York sans que vous ayez fermé l'œil de la nuit.

Un flic connaît ses bavures, mais ses victimes ne savent qu'en disparaissant qu'ils sont des pertes collatérales qui amusent la galerie des beuveries de bars à poulets.

**www.publie.net**

coopérative d'édition numérique

